

Prologue

Lorsque je revins du monde des ténèbres, mon âme fut irrésistiblement attirée par cet être démoniaque. Les raisons pour lesquelles j'avais voulu mourir étaient multiples et en fin de compte banales mais ce qui m'avait conduite au suicide était avant tout ce goût poussé, cette attirance sans limite pour une autre vie...

Je suis restée deux jours dans le coma, deux longs jours durant lesquels j'aurais pu être heureuse, deux longs jours où mes rêves et mes désirs auraient pu se concrétiser dans une sorte de monde parallèle, où j'aurais pu enfin rencontrer celui que je cherchais depuis de nombreuses années. J'aurais pu connaître ce bonheur qu'hélas je n'ai jamais véritablement connu. Malheureusement, je ne me souviens pas de cette absence.

Mon âme avait-elle quitté mon corps ?

Avait-elle finalement rejoint toutes mes espérances ?

Je ne le sais pas et ne le saurai sans aucun doute jamais. Dieu a refusé cette mort, me laissant en vie pour souffrir encore plus de cette existence.

Mais je n'ai pas décidé de prendre la plume pour vous narrer une vie d'adolescente ordinaire mal dans sa peau ou une pseudo vie après la mort ou je ne sais quoi d'autre. Si j'ai décidé de vous raconter ce qui m'est arrivé c'est pour que vous preniez conscience, si ce n'est déjà fait, de la fragilité de l'existence, que le fossé qui nous sépare de la folie et du mal absolu est plus étroit que nous l'imaginons. Nous avons tous en nous une part d'ombre, des pensées démoniaques qui ne demandent qu'à être écoutées. Certains esprits sont plus forts que d'autres et parviennent à

les occulter. La vie que l'on m'a imposée m'a hélas transformée en apôtre du Mal. Ce récit, sous forme de confession, décrit ma déchéance mentale. Tout ce qui va suivre est strictement conforme aux évènements qui se sont produits ces dernières années. Bon nombre d'écrivains ont adopté un style similaire, faisant croire la plupart du temps qu'ils avaient vécu des histoires extraordinaires qui en fait n'avaient été écrites que pour effrayer, émouvoir ou amuser le lecteur. Rien ne peut prouver la véracité de mes écrits. Le principal est que vous lisiez mon histoire en espérant que votre intellect ne refoule pas l'illogique, l'inconcevable mais qu'il les accepte comme des vérités qui font partie de notre vie, de LA vie devant lesquelles nous sommes impuissants. Nos choix ne nous appartiennent pas. Nous sommes les pantins de la Destinée.

I

Assise sur mon tombeau, je contemple les morts. Ils sont laids de souffrance. Ils effraient les âmes. Ce cœur qui battait autrefois n'est plus qu'une boîte à mystères dont j'ai perdu bien malgré moi la clef. Le bruit résonne dans ma tête, brouillant à tout jamais mon trop vil esprit. Je suis lasse... Lasse d'être morte. Je voudrais naître, goûter enfin aux plaisirs divins de l'existence mais je reste loin de tout, prisonnière de ce gouffre infâme. Mais si je ne suis pas encore née, cela veut dire que je n'existe pas donc je n'ai pas pu encore mourir. Pourtant je suis bien réelle puisque je vis parmi les morts. Que dois-je faire ? Comment fuir ? Quand je lève les yeux, ce n'est pas Dieu que je vois mais Satan ! Il me dévisage. Il m'attend. Il possède déjà mon âme mais cela ne lui suffit pas. Il a besoin de mon corps pour assouvir sa faim, la chair humaine étant sa seule nourriture.

Ce soir-là, la chaleur fut particulièrement étouffante. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil, comme la plupart des gens je suppose. Je me tournais et retournais dans tous les sens, les draps étaient en boule au pied du lit. Nous étions en plein mois de juillet. D'habitude les mois de juillet étaient pluvieux dans la région, cette année-là la canicule avait débuté plus tôt. Quel était ce mal en moi ? Une voix s'imposait et m'ordonnait de me tuer. Tout mon corps avait mal. Mes jambes allaient-elles devenir aussi raides que des morceaux de bois ? J'avais toujours redouté la paralysie. Je ne sais pas trop pour quelles raisons. Une

phobie comme tant d'autres. Une peur inexplicée peut-être née d'un traumatisme infantile enfoui dans mon subconscient. Si seulement j'avais pu m'enfuir. J'avais laissé les volets de ma chambre ouverts afin de ne pas perdre de vue la nature qui m'aidait à supporter le poids trop pesant de la réalité et de ma triste vie. La lune était magnifique. J'ai toujours été fascinée par cette figure souriante, l'imaginant comme une bonne fée bienveillante et protectrice ou comme une terre d'accueil que je finirais par rejoindre un jour. Je craignais le pire et pourtant c'était ce que j'avais toujours attendu. Le mal ne me quittait pas mais de quel mal s'agissait-il ? J'étais dans l'incapacité de me lever. Le monde était endormi, mes espoirs aussi.

Soudain je vis un éclair.

Ma chambre étant relativement petite, je n'eus pas beaucoup d'effort à fournir pour me traîner jusqu'à la fenêtre. Je restai assise par terre sur la moquette écrivant et attendant un nouveau signe céleste. Aucun bruit ne se faisait entendre sauf le crissement de la plume sur le papier. Les larmes parvinrent à s'écouler malgré la chaleur suffoquante. J'entendis un bruit sourd. C'était sans doute l'orage qui se rapprochait de nous. Les éclairs fendaient le ciel, troublant le calme de la nuit. J'aurais voulu sortir dans le jardin pour participer à ce spectacle féerique mais je souffrais trop. Malgré mes tentatives je ne parvenais pas à tenir debout, clouée au sol encore plus que d'ordinaire. Mieux valait retourner dans mon lit, m'enfouir sous les draps, seule, et dormir car le lendemain un nouveau jour m'attendait, un jour empli de haine envers moi-même, envers ce corps blafard, difforme, ce géôlier méprisable mais nécessaire.

Quel est cet être qui s'approche de moi, qui veut m'emporter avec lui sous ces draps ? Je ne puis lutter contre une telle force ! Cette vie qui m'occupait autrefois

n'est plus qu'un lointain souvenir. Cette fatigue, si intense, trouble mon corps et mon esprit. Comment fuir devant une telle puissance ? Je ne suis plus rien si ce n'est qu'une faible lueur dans ce monde obscur qu'est mon corps. Mon âme voudrait s'enfuir, partir avec cet être qui m'appelle mais comment agir envers ce monde si cruel ? Je veux tout quitter et m'enivrer de cette force.

Le lendemain, je restai seule durant l'après-midi, mes parents s'étant absentés pour faire quelques courses. En faisant mon lit, subitement je me mis à pleurer, à hurler. Cette scène était à la fois épouvantable et pitoyable. Je me rendais compte de la stupidité de mon comportement mais une force inconnue m'obligeait à agir de la sorte. Je finis par m'accroupir, prendre mon visage entre mes mains et me parlant à moi-même ou peut-être à ce dieu si absent, je prétendis que les personnes avec qui je vivais n'étaient pas mes véritables parents, que les miens avaient péri dans un incendie criminel. Pourquoi avoir dit cela ? Mes parents étaient bien les personnes avec qui je vivais. Était-ce un dédoublement de la personnalité ? Quelques jours plus tôt j'avais commencé à lire un ouvrage fort intéressant sur la réincarnation, ce qui avait fait naître en moi le désir croissant de découvrir mes identités passées, si bien sûr il y en avait eu. Peut-être que ce qui m'arriva ce jour-là était simplement dû à cette lecture. Au fond cela m'était égal de connaître les raisons de cette crise d'hystérie car je me complaisais dans ce chaos psychologique.

J'aimais pleurer, souvent en regardant le Christ sur sa croix. J'étais persuadée que si je souffrais c'était pour ce dieu que j'aimais plus que tout car telle était sa volonté. Je voulais tant lui donner, lui sacrifier ma propre existence pour lui prouver mon amour... mais je devais souffrir encore plus afin d'accéder à une certaine plénitude et à Son

Royaume. Je n'avais pas honte de ma foi et pensais ne jamais la renier. Je repensais souvent au jour où par mégarde j'avais brisé un miroir. Selon certaines croyances j'étais vouée à sept ans de malheur. Quelle ironie ! Si seulement mon malheur n'avait duré que sept ans... il est hélas éternel. De toute façon je me foutais de tout. La Mort se nourrissait de ma vie, puisait en moi toute vitalité. C'est pour cela que j'étais de plus en plus fatiguée. Mon esprit ne supportait plus cette vie matérielle.

Je consultais un psychiatre depuis quelque temps. Ce n'était pas un choix personnel. Ce sont mes parents qui pensaient que ce genre de pratique pourrait m'être bénéfique. Peut-être était-ce un moyen de fuir leurs responsabilités comme ils l'avaient toujours fait. Je détestais cet homme pour ce qu'il était. Chaque rendez-vous était une contrainte et je trouvais de moins en moins la force d'affronter cet individu et de participer à ses jeux ridicules et inutiles. Bien sûr, chaque fois que je le voyais, je ne lui parlais pas de tous mes maux. Tous ces médecins m'exaspéraient. Sous prétexte que j'avais voulu mourir, ils jugeaient nécessaire de me faire soigner pour ôter l'idée de mort de mon esprit. Ce qu'ils ne comprenaient pas c'est que paradoxalement la mort était ma raison de vivre. Les personnes que l'on qualifie de folles car elles ont souhaité mourir sont tout simplement des personnes qui ont compris à quel point ce monde est pourri.

Cet avis était loin d'être partagé par mes parents. Je me souviens d'un jour en particulier – remarquez il y en aurait tant d'autres – où mes parents se montrèrent particulièrement méprisables. Je m'étais levée tard et avais pris mon petit déjeuner vers 11h30. Je n'avais donc pas faim lorsqu'on se mit à table. Pour ne pas entendre mes parents me reprocher une fois de plus de préférer rester cloîtrée dans ma chambre plutôt que de venir manger avec eux – ce qui était faux – j'avais décidé de les rejoindre et de faire mes

devoirs à table pendant qu'ils mangeaient afin de ne pas perdre mon temps. Mon père me fit la remarque que cela ne se faisait pas de travailler ainsi lors du repas. Il n'avait pas tort mais quand on est jeune, est-ce que l'on pense forcément à ce genre de détail surtout lorsqu'on a des pré-occupations plus métaphysiques ? Ma mère, fidèle à elle-même, envenima les choses en déclarant que de toute façon je n'étais pas normale, que faire deux tentatives de suicide signifiait que cela n'allait pas bien dans ma tête. Comment peut-on dire cela à son enfant, surtout de façon aussi brutale, aussi froide ? Décidément je n'avais pas ma place dans ce foyer où j'étais en permanence rabaissée, humiliée, brimée...

Endors-toi bel enfant, endors-toi et rêve..., rêve de ce monde qui t'enchant et qui te permet de survivre depuis tant d'années. De quoi rêves-tu mon bel amour ? A quoi songes-tu ? As-tu trouvé ce bonheur dans tes pensées que j'ai en vain cherché ? Je voudrais te ressembler afin de vivre une autre vie. Toutes ces choses qui m'émerveillaient autrefois m'horrifient. Seule la nature reste présente en moi. Elle est si belle. Elle te ressemble... Je reste seule, abandonnée, ne sachant que faire. Que va-t-il advenir de moi ? Vais-je devenir comme tous ces êtres pour qui je n'éprouve que de la pitié et du dégoût ?

La mentalité de mes parents m'écœurant. Au lieu de chercher à comprendre quels étaient mes maux, au lieu de m'aider à les combattre, ils me traitaient de folle, comme le faisait le reste de la famille d'ailleurs sans même me connaître. Pourtant ma mère aurait pu, aurait dû me comprendre et me soutenir ayant elle-même des problèmes psychologiques mais elle n'avait toujours vu en moi qu'une pâle copie de ce qu'elle était et faisait tout ce qui était en son pouvoir pour m'empêcher d'accéder à un cer-

tain bonheur qu'elle-même n'avait vraisemblablement jamais connu. Elle estimait avoir raté sa vie, n'avoir pas épousé le bon mari, aurait préféré se marier avec un médecin suffisamment riche pour céder au moindre de ses caprices de petite fille en quête permanente elle aussi d'amour, un médecin qui l'aurait écouté des heures entières se lamenter, se plaindre la plupart du temps gratuitement juste pour être le centre d'intérêt. Ma mère aimait s'inventer des maladies soit par jeu, par vice, soit pour éviter de rencontrer certains membres de la famille quand ils étaient invités à dîner ou autres, ou tout simplement pour rester enfermée chez elle et s'imaginer que tout le monde était contre elle. Mon père avait du mérite car il lui cédait tout et supportait ces scènes mélodramatiques dignes des plus mauvais romans dont il jouait un des rôles principaux bien malgré lui. Il faisait tout pour la rendre heureuse, se tuait à la tâche pour qu'elle ait la maison de ses rêves mais cela n'était jamais assez. Eternelle insatisfaite. Ma mère était une femme égoïste, égocentrique, manipulatrice qui ne voulait pas que l'on m'aime. Elle s'arrangeait toujours pour que mes amis me tournent le dos car elle-même n'avait pas d'amis, mon père non plus d'ailleurs. Au fil des ans elle avait fini par faire fuir tout le monde. Alors que j'étais toute petite elle me reprochait déjà d'être une allumeuse, de regarder les hommes d'une façon provocante. Combien de fois m'a-t-elle humiliée en me traitant de pute parfois même devant des amis voire des petits amis. Je me souviens du jour où elle me dit froidement que je n'étais rien, que j'étais malheureuse car soit disant laide et envieuse de sa beauté. J'ai grandi en pensant qu'effectivement je n'étais pas belle, pas désirable et que je ne méritais pas d'être heureuse ni même d'être aimée. Mon père avait fini par lui ressembler, par choix, mimétisme, habitude ou tout simplement par lâcheté. J'ai toujours pensé que sans elle il aurait été différent, plus heureux, plus aimant, moins aigri. « Je ne te souhaite pas

de mal mais j'espère que tu auras des enfants qui te feront autant souffrir que toi tu nous as fait souffrir et qui te feront verser des larmes de sang comme tu nous en as fait verser ». Cette phrase sortait souvent de la bouche de mon père adepte lui aussi des propos mélodramatiques et de l'emphase. Ce jour-là il la répéta deux fois de suite. Il y avait tant de haine dans sa voix lorsqu'il prononçait ces mots. Face à ce genre d'insultes et d'humiliation, je restais la plupart du temps silencieuse mais là je ne pus contenir ma colère et lança : « Ce sont les gênes ! ». Mon père répondit que cette folie ne venait ni de lui ni de ma mère mais peut-être d'un ancêtre, ou sûrement du « prince des ténèbres » lui-même selon ma mère qui s'empressa une fois de plus de me rabaisser juste pour le plaisir de me voir souffrir.

Comment osaient-ils m'accuser d'être ignoble, méchante alors qu'eux-mêmes se montraient si cruels ? Toute petite déjà ils disaient que j'étais la fille du Diable et m'appelaient Lucifine. Par moments il m'arrivait de le souhaiter pour échapper à cet enfer familial. Comment pouvais-je évoluer normalement au sein d'une famille où l'atmosphère était toujours tendue, froide, emplie de haine et d'hypocrisie, en un mot malsaine ? Il n'y avait jamais de tendresse entre nous, jamais de bises pour se dire bonjour ou se souhaiter une bonne nuit. Je n'ai jamais eu de mots d'encouragement ou de félicitations tout au long de mes études et de mon cursus universitaire que j'ai réussi brillamment. Je me suis construite comme j'ai pu, sans amour, sans soutien mais au contraire en devant affronter les jeux sadiques de mes parents, leurs accusations sans fondements, leurs préjugés et pire leur indifférence. Je n'étais qu'un objet parmi tant d'autres tout juste bonne à accomplir les tâches ménagères et à servir de punching-ball quand l'un ou l'autre était énervé et avait besoin de se défouler. Un objet qui devenait de plus en plus encombrant et dont on finira par se débarrasser en vitesse sans se

soucier de ce qu'il allait devenir. Ils sont en partie responsables de cette déchéance mentale qui m'a conduite à devenir ce que je suis aujourd'hui. Comment avoir confiance en soi quand vos propres parents vous rabaisent en permanence ? Comment imaginer que l'on peut être aimée, que l'on mérite d'être aimée quand tout ce que vous faites n'a pas la moindre importance à leurs yeux ? Ce manque d'amour et de reconnaissance m'a poussé toute ma vie à essayer par tous les moyens de me faire accepter maladroitement telle que je suis. Ayant été élevée comme un monstre dont on a honte alors que j'étais une mignonne petite fille tout à fait normale, je n'avais pas de repères, je n'avais pas les bonnes cartes en main pour me construire et m'intégrer dans la société.

Il n'y a plus rien à espérer. Les seuls espoirs sont partis avec la réalité. Que faire à présent que tout est fini ? Seule la mort pourrait me délivrer... mais où est-elle ?

Pourquoi suis-je un être humain ?

Je regarde le monde qui m'entoure tout en me disant que je n'ai plus rien à y faire. Les hommes se contentent vraiment de peu pour être heureux.

Mon cœur ainsi que mon âme voyagent vers cet inconnu que j'attends.

Pourquoi la Mort ne veut-elle pas de moi ?

Je hais l'humanité pour le mal qu'elle m'a fait, pour cette prison dans laquelle elle m'a enfermée. Je hais ce corps dans lequel je suis prisonnière. N'y a-t-il pas une seule personne ici-bas qui me détesterait suffisamment pour mettre fin définitivement à mon existence ?

Non, il n'y a personne. Il n'est plus là... Je ne suis plus rien.

Avant mon coma je tombais facilement amoureuse d'un garçon de mon âge ou d'un homme du moment qu'il avait l'air triste, solitaire ou qu'il était inaccessible mais plus